

Oraison Funèbre

DE

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ;

Prononcée en l'Eglise de Notre-Dame de Paris, le dixième
jour de mars 1687.

Dominus tecum, virorum fortissime.... Vade in hac fortitudine
tuâ.... Ego ero tecum.

Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes ! Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous.
Juges. 6. 12, 14, 16.

MONSIEUR (1),

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé, et les merveilles de sa vie ? on les raconte partout : le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger ; et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires : le Sage a raison de dire, que

(1) M. le Prince, fils du défunt Condé.

DE LOUIS DE BOURBON.

179

« leurs seules actions les peuvent louer (1) : » toute autre louange languit auprès des grands noms ; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître, il faut satisfaire comme nous pourrons à la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand de tous les rois. Que ne doit point le royaume à un prince qui a honoré la maison de France, tout le nom français, son siècle, et pour ainsi dire, l'humanité tout entière ? Louis-le-Grand est entré lui-même dans ces sentimens. Après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre ce que son royaume a de plus auguste, pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce prince ; et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Le un plus grand objet et plus digne de cette chaire se présente à ma pensée. C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérans. « C'est vous, lui disait David, » qui avez instruit mes mains à combattre, et mes » doigts à tenir l'épée (2). » S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du Ciel les généreux sentimens, les sages conseils, et toutes les bonnes pensées. Mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété : jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du

(1) Laudent eam in portis opera ejus. *Prov.* 31. 31.

(2) Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum. *Psal.* 143. 1.

Ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés. Sans ce don inestimable de la piété, que serait-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie ? Non, mes Frères, si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, ni ces princes ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux pontife aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Pouvons donc à bout la gloire humaine par cet exemple ; détruisons l'idole des ambitieux : qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Mettons ensemble aujourd'hui (car nous le pouvons dans un si noble sujet) toutes les plus belles qualités d'une excellente nature ; et, à la gloire de la vérité, montrons dans un prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble : valeur, magnanimité, bonté naturelle ; voilà pour le cœur : vivacité, pénétration, grandeur, et sublimité de génie ; voilà pour l'esprit : ne seraient qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe ; et enfin que la piété est le tout de l'homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très-haut et très-puissant prince Louis de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérans, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe ? « Tu n'es pas encore, lui disait-il, mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu l'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats : à ton approche je mettrai les rois en fuite ; je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre,

» qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est (1) ; » c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin et par des figures si vives l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? « Le voyez-vous, dit-il, ce conquérant ? avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme par bonds, et ne touche pas à terre (2) ? » Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissans, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains : « à sa vue il s'est animé : *Effertatus est in eum*, dit le Prophète ; il l'abat, il le foule aux pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie (3). » A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure ? Alexandre, ou le prince de Condé ? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France, durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître ce roi chéri du Ciel, tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura, tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus

(1) *Hæc dicit Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram... Ego ante te ibo: et gloriosos terre humiliabo: portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam.... Ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum.... Vocavi te nomine tuo.... Accinxi te, et non cognovisti me... Ego Dominus, et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum: Ego Dominus, faciens omnia hæc, etc. Isa. 45. 1, 2, 3, 4, 7.*

(2) *Veniebat ab occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram. Dan. 8. 5, 21.*

(3) *Cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ; cùmque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum, et percussit arietem... cùmque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus. Dan. 8. 6, 7.*

fameux capitaines ; et seul , sous la main de Dieu qui sera continuellement à son secours , on le verra l'assuré rempart de ses Etats. Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi vers les premiers jours de son règne , à l'âge de vingt-deux ans , le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre : mais la victoire le justifia devant Rocroy. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai ; elle est composée de ces vieilles bandes vallones , italiennes , et espagnoles , qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'Etat , les avantages passés , et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux ? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme ; et sans pouvoir reculer , les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais , pour décider leur querelle , comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas ? Le jeune prince parut un autre homme : touchée d'un si digne objet , sa grande ame se déclara tout entière ; son courage croissait avec les périls , et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis , comme un vigilant capitaine , il reposa le dernier ; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour , et dès la première bataille il est tranquille , tant il se trouve dans son naturel ; et on sait que le lendemain à l'heure marquée il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole , ou à la victoire , ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé , on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis , soutenir la nôtre ébranlée , rallier le Français à demi vaincu ; mettre en fuite l'Espagnol victorieux , porter partout la terreur , et

étonner de ses regards étincelans ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne , dont les gros bataillons serrés , semblables à autant de tours , mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches , demeureraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute , et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattans , trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines , qu'on voyait porté dans sa chaise , et malgré ses infirmités , montrer qu'une ame guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois , avec sa cavalerie toute fraîche , Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés ; le prince l'a prévenu , les bataillons enfoncés demandent quartier : mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens , ceux-ci , toujours en garde , craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie ; on ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat , jusqu'à ce que le grand prince , qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis , calma les courages émus , et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers , lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince , dont la victoire avait relevé la haute contenance , à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de

ses vieux régimens à la journée de Rocroy, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit; on y élevait jusqu'au Ciel le coup d'essai du duc d'Enghien: c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroy, il passa pour un capitaine également redoutable dans les sièges et dans les batailles. Mais voici dans un jeune prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La cour qui lui préparait à son arrivée les applaudissemens qu'il méritait, fut surprise de la manière dont il les reçut. La reine régente lui a témoigné que le roi était content de ses services: c'est dans la bouche du souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait leurs louanges comme des offenses, et indocile à la flatterie, il en craignait jusqu'à l'apparence: telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce prince. Aussi avait-il pour maxime (écoutez, c'est la maxime qui fait les grands hommes): Que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. C'est ce qu'il inspirait aux autres; c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentait pas; tout tendait au vrai et au grand. De là vient qu'il mettait sa gloire dans le service du roi et dans le bonheur de l'Etat: c'était là le fond de son

cœur; c'étaient ses premières et ses plus chères inclinations. La cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille; il fallait montrer partout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnait. Arrêtez ici vos regards: il se prépare contre ce prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroy; et pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux! Ce ne sont pas seulement des hommes à combattre, ce sont des montagnes inaccessibles: ce sont des ravins et des précipices d'un côté; c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais, et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchemens: ce sont partout des forts élevés et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux, et au dedans c'est Mercoi avec ses braves Bavares enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg: Mercoi qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Mercoi que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, et le prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais, comme un autre Machabée, « son bras ne l'abandonna pas, et son courage irrité par tant de périls vint à son secours (1). » On ne l'eut pas plus tôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Mercoi voit sa perte

(1) Salvavit mihi brachium meum, et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. *Isa.* 63. 5.

assurée ; ses meilleurs régimens sont défaits ; la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore , afin que nous ayons à la fois , avec tout le courage et tout l'art , toute la nature à combattre. Quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi , et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés , il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien , non-seulement son canon et son bagage , mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle : Philisbourg est aux abois en dix jours , malgré l'hiver qui approche ; Philisbourg , qui tint si long-temps le Rhin captif sous nos lois , et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms , Spire , Maïence , Landau , vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre , et ne paraît plus devant son vainqueur : ce n'est pas assez ; il faut qu'il tombe à ses pieds , digne victime de sa valeur ; Nordlingue en verra la chute ; il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre , et on devra tous ces avantages au même prince. Dieu , protecteur de la France et d'un roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages , l'ordonne ainsi.

Par ses ordres , tout paraissait sûr sous la conduite du duc d'Enghien ; et sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits , vous savez , parmi tant de fortes places attaquées , qu'il n'y en eut qu'une seule qui put échapper de ses mains , encore releva-t-elle la gloire du prince. L'Europe qui admirait la divine ardeur dont il était animé dans les combats , s'étonna qu'il en fût le maître , et dès l'âge de vingt-six ans , aussi capable de ménager ses troupes que de les pousser dans les hasards , et de céder à la fortune , que de la faire servir à ses desseins. Nous le vîmes partout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les

obstacles. La promptitude de son action ne donnait pas le loisir de la traverser , c'est là le caractère des conquérans. Lorsque David , un si grand guerrier , déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venait de perdre , il leur donna cet éloge : « Plus vites » que les aigles , plus courageux que les lions (1). » C'est l'image du prince que nous regrettons : il paraît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés , on le voit en même temps à toutes les attaques , à tous les quartiers. Lorsqu'occupé d'un côté il envoie reconnaître l'autre , le diligent officier qui porte ses ordres , s'étonne d'être prévenu , et trouve déjà tout ranimé par la présence du prince : il semble qu'il se multiplie dans une action ; ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls ; Dieu lui est une armure plus assurée ; les coups semblent perdre leur force en l'approchant , et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du Ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier prince du sang , si nécessaire à l'État , doit être épargnée ; il répond qu'un prince du sang , plus intéressé par sa naissance à la gloire du roi et de la couronne , doit dans le besoin de l'État être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat. Après avoir fait sentir aux ennemis , durant tant d'années , l'invincible puissance du roi , s'il fallut agir au dedans pour la soutenir , je dirai tout en un mot , il fit respecter la régente ; et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrais pouvoir me taire éternellement , jusqu'à cette fatale prison , il n'avait pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'État : et dans son plus grand crédit , s'il souhaitait d'obtenir des grâces , il souhaitait encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisait dire (je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche , puis-

(1) Aquilis velociores , leonibus fortiores. 2 Reg. I. 23.

qu'elles marquent si bien le fond de son cœur) : il disait donc , en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y était entré le plus innocent de tous les hommes , et qu'il en était sorti le plus coupable. « Hélas ! poursuivait-il , je ne respirais que le service du roi , et la grandeur de l'État ! » On ressentait dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même , disons pour n'en parler jamais , que , comme dans la gloire éternelle les fautes des saints pénitens , couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer , et de l'éclat infini de la divine miséricorde , ne paraissent plus ; ainsi dans des fautes si sincèrement reconnues , et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services , il ne faut plus regarder que l'humble reconnaissance du prince qui s'en repentit , et la clémence du grand roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées , il y aura du moins cette gloire de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa maison chez les étrangers. Malgré la majesté de l'empire , malgré la fierté de l'Autriche , et les couronnes héréditaires attachées à cette maison , même dans la branche qui domine en Allemagne , réfugié à Namur , soutenu de son seul courage et de sa seule réputation , il porta si loin les avantages d'un prince de France , et de la première maison de l'univers , que tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'il consentit de traiter d'égal avec l'archiduc , quoique frère de l'empereur et fils de tant d'empereurs , à condition qu'en lieu tiers ce prince ferait les honneurs des Pays - Bas. Le même traitement fut assuré au duc d'Enghien , et la maison de France garda son rang sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le prince se soutenait si hautement avec l'archiduc qui dominait , il rendait

au roi d'Angleterre et au duc d'York , maintenant un roi si fameux , malheureux alors , tous les honneurs qui lui étaient dus ; et il apprit enfin à l'Espagne trop dédaigneuse , quelle était cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvait ravir à de si grands princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts apportaient au traité des Pyrénées , écoutez quels furent ses ordres , et voyez si jamais un particulier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses agens dans la conférence , qu'il n'est pas juste que la paix de la chrétienté soit retardée davantage à sa considération ; qu'on ait soin de ses amis ; et pour lui , qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah ! quelle grande victime se sacrifie au bien public ! Mais quand les choses changèrent , et que l'Espagne lui voulut donner ou Cambrai et ses environs , ou Luxembourg en pleine souveraineté , il déclara qu'il préférerait à ces avantages , et à tout ce qu'on pouvait jamais lui accorder de plus grand , quoi ? son devoir et les bonnes grâces du roi. C'est ce qu'il avait toujours dans le cœur ; c'est ce qu'il répétait sans cesse au duc d'Enghien. Le voilà dans son naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits , et avec ce je ne sais quoi d'achevé que les malheurs ajoutent aux grandes vertus ; elle le revit dévoué plus que jamais à l'État et à son roi. Mais dans ses premières guerres , il n'avait qu'une seule vie à lui offrir : maintenant il en a une autre qui lui est plus chère que la sienne. Après avoir à son exemple glorieusement achevé le cours de ses études , le duc d'Enghien est prêt à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre , comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours , le prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons le passage du Rhin , le prodige de notre siècle et de la vie de Louis-le-Grand. A la journée de Senef , le jeune duc , quoiqu'il commandât , comme

il avait déjà fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves apprendre la guerre aux côtés du prince son père : au milieu de tant de périls, il voit ce grand prince renversé dans un fossé, sous un cheval tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien, et s'occupe à relever le prince abattu, il est blessé entre les bras d'un père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois à la piété et à la gloire. Que pouvait penser le prince, si ce n'est que, pour accomplir les plus grandes choses, rien ne manquait à ce digne fils que les occasions ? Et ses tendresses se redoublaient avec son estime.

Ce n'était pas seulement pour un fils, ni pour sa famille, qu'il avait des sentimens si tendres : je l'ai vu (et ne croyez pas que j'use ici d'exagération), je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis ; je l'ai vu, simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes ; dans les accommodemens, calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendue d'une humeur si vive, ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourrout bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires ; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix ; et les grands

dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire, des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons : jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes et qui gagnait les batailles ? Quoi, il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre ! Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant ; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important ? versez-le hardiment dans ce noble cœur ; votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé ; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission du roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leurs secours ; et quatre cent mille écus distribués par ses ordres firent voir (chose rare dans la vie humaine) la reconnaissance aussi vive dans le prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix ; il la louait jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il

avait à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il envoyait à la cour, il vantait les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre; chacun avait son rang dans ses discours; et parmi ce qu'il donnait à tout le monde, on ne savait où placer ce qu'il avait fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellit cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munit un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiait une place; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisit ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisaient ni jour ni nuit: c'était toujours le même homme, et sa gloire le suivait partout. Qu'il est beau, après les combats, et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune; où tout charme, et rien n'éblouit; qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par leseris des blessés; où l'homme paraît tout seul aussi grand, aussi respecté, que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole!

Venons maintenant aux qualités de l'esprit; et puisque, pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire, l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre prince. Et premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance? C'était une de ses maximes, qu'il fallait craindre les ennemis de loin pour ne les plus craindre de près, et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? Avec quelle vivacité il

se met dans l'esprit en un moment les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talens, mais encore leurs humeurs et leurs caprices! Le voyez-vous comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays ou des princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient; il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire, ce qu'il ne sait pas: tant il est sûr dans ses conséquences! Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses: on l'éveille à chaque moment; car il tenait encore pour maxime, qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris: aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages: comme un aigle qu'on voit toujours, soit qu'il vole au milieu des airs, soit qu'il se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, et tomber si sûrement sur sa proie qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étaient les regards, aussi vite et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé. En son camp on ne connaît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables: toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls; tout est prêt au premier signal; et comme dit le Prophète: « Toutes les flèches sont aiguisées et tous les arcs sont tendus (1). » En attendant on

(1) Sagittæ ejus acute, et omnes arcus ejus extensi. Isa. 5. 28.